

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 12

Artikel: Les origines et le développement de Montreux
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188185>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le fermier, un peu radouci, se calme ; on se dit à la revoyance ! et chacun s'en va, la famille pour achever un quart d'heure plus loin la petite fête si bien commencée, le fermier pour aller montrer les crocs de son chien à une forte bande de ces « sacrés gens de la ville » qui ramasse quelques primevères oubliées (par mégarde) par les premières équipes de passants. Il ne faut rien laisser perdre.

Voilà le dimanche des campagnards de la banlieue ! Chantez-leur donc le retour du printemps et le poétique : « Joli mois d'avril, quand revien-dras-tu ! »

Il ne leur reste, à ces malheureux, qu'à protester par la voie de la presse et la plume de votre serviteur, contre les herboristes en herbes, en fleurs, en graines, en plantes médicinales, etc., etc., etc., et à les prier de prendre désormais garde aux chiens le jour.

La dama, la serveinta et lo grenadier.

Ne sé pas coumeint cein va ora ; mà dâo teimps dè la vilhie melice dâo canton dè Vaud, lè felhiès amâvont gaillâ lè militéro. N'iavâi qu'à vairè lè dzo dè rihuva et d'abbâyi, coumeint diablo le sè redressivont quand le baillivont lo bré à n'on grenadier, à n'on vortigeu et mémameint à n'on mouscatéro. Ma fâi lè civi, vetus en péquins, bisquâvont tot lào sou, kâ lè danchâosès fasont lè frîs avoué leu et l'étiout d'obedzi d'ein allâ vouâiti âo banc dâi setsons. Enfin quiet ! onna vatse ne tint pas mé à n'on toupain que n'a gaupa ne tegnâi à n'on militéro.

Et quand cliâo sordâ passâvont l'écoula pè Lozena ! Y'avâi quasu atant dè bounès d'einfants què dè sordâ su Monbénon ; et la demeindze la véprâ, que totès lè serveintès dè la vela aviont condzi ! tot froumelhivè d'épolettès et dè gredons. Lè caporats retrovâvont dâi vilhiès cognessancès ; lè pioupious ein aviont vito fé dâi novallès ; et ein remonteint tant qu'âo père Adan, tsaquiè sordâ étâi on cousin qu'avâi binstout trovâ onna cousena et l'est bré dessus, bré dézo, que l'allâvont sè promenâ tant qu'à l'hâora dâo mareindon, iò cliâo grachâosès dévessont s'ein allâ allumâ lo fû.

Dein cè teimps, onna dama dè pè Lozena avâi z'u 'na serveinta qu'avâi on soi-disant cousin à l'écoula militère, et cliâ sorcière l'aberdzivè tant bin que cein fasâi on pecheint dégât perquie. Lè botolliès dè vin boutsi calâvont ; lè cigarrès à monsu, dè cliâo bounès cigarrès que sont coumeint dâi botolliions, sè foumâvont solettès ; et n'iavâi pas tant qu'à la medzaille iò la dama trovâvè dâo déchet. Assebin après avâi bailli on savon à la serveinta, le lâi fe son compto, lâi baillâ son condzi, et ein eingadzâ on outra.

— Ora, accutâ, se fe la dama à sa novalla serveinta : y'é met frou la felhie qu'étâi dévant vo rap-poo à cein que l'amenâvè dâi militéro perquie. Ne vu rein dè cé comerce, oudè-vo ? et lo premi iadzo que vairi on pompon perquie, sarâi bin cé dâo fourrier âo dâo majo, n'ia pas ! vo faut frou assebin.

— O madama, se repond l'autra, por quoui mè preni vo ? Ne su pas iena dè cliâ sorta, et vo n'âi rein à risquâ ; et pi d'ailleu n'ein cognaisso min.

Héla ! n'iavâi pas onna senanna que l'étâi quie qu'on bio luron à pompon rodzo la vegnâi dza trovâ quand la dama dévessâi étrè défrou.

Onna né que la serveinta la créyâi ein vela, lo grenadier arrevè vai sa mîa, iò sè met à lâi âidi à greli dâo café, et âo momeint iò l'étâi bin ein trein dè veri lo greliâo su lo fû et dè lo semottâ, tandi que la gaupa relavâvè, vouâiquie qu'on ôt cauquon que vint. Vito la serveinta fourrè lo grenadier dein on espèce dè carcagnou qu'étâi derrâi lo ratéli et iò tegniont la petita medzaille, et le va eimpogni lo greliâo ein faseint état d'attusi lo fû.

La dama eintre ; et coumeint l'avâi oïu que y'avâi cauquon, le sè met à vouâiti pertot. Le va âovri lo carcagnou et lâi trâovè lo grenadier que ne savâi pas trâo quinna mena fère.

— Qu'est-te que cein vâo derè, Janette, se fe la dama tot ein colère à la serveinta ?

— Et que lâi a-te ? repond la pernetta, ne sé pas cein que madama vâo derè.

— Coumeint vo ne sédè pas cein que vu derè ! Et cé militéro ? Ah c'est bin galé après cein que vo m'âi promet.

— Coumeint on militéro ! se repond la serveinta ein faseint se n'innocèinta. Et âo mème momeint lo grenadier, qu'arâi dix iadzo mi amâ étrè âo cliou què d'étrè dévant la dama, s'esquivè et decampè sein derè bouna né.

— Oh bin vo djuro madama que ne l'âi pu rein et que ne savé pas que l'étâi quie.

— Caisi-vo dzanliâose, que dit la dama, n'a portant pas cru que dedein coumeint on bollet ; et coumeint lâi est-te venu !

— Eh bin, se repond la serveinta que ne volliâvè pas po ti lè diablo étrè démeintiâ pè la dama, l'ein est petétrè ion qu'est restâ du l'autra serveinta.

Les origines et le développement de Montreux.

Il n'est pas un de nos lecteurs qui n'ait visité, une fois au moins, la belle contrée de Montreux, dont l'attrait augmente chaque jour par les améliorations bien comprises qu'y apportent une administration intelligente et un dévouement tout particulier de la part de ses habitants. Aussi, croyons-nous que quelques détails sur ses origines et son développement, seront lus avec intérêt.

Les ducs de Savoie ou les baillis bernois, qui siégeaient à Chillon, ouvriraient de grands yeux s'ils revenaient aujourd'hui dans ce coin de terre. De leur temps, un simple passage se fauflait entre le vieux manoir et la montagne, car ce n'est qu'en 1751 que la première voiture put circuler entre Vevey et Villeneuve. La grande route ne longeait pas les bords du lac ; elle montait de Vevey à Charnex, qui était le centre des affaires de la contrée ; de là elle se bifurquait, d'un côté, par le Pont-de-Pierre et Glion, pour gagner le bas ; de l'autre côté, par les Avants et le Col de Jaman, pour atteindre le Pays-d'Enhaut et le canton de Berne. Le passage de Jaman était la route commerciale d'alors.

Jusqu'en 1751, où la première route longeant le

lac fut construite, il n'existait guère d'habitations au bord ou près des rives. Les villages étaient un peu en arrière. Pas d'hôtels, car, à part les aubergistes de l'Oberland bernois, qui venaient acheter leur vin à Montreux, il n'y avait pas d'étrangers dans la contrée, qui ne commença à être connue que par les descriptions qu'en firent J.-J. Rousseau et Byron.

Les premiers étrangers sont arrivés dans le pays pour ainsi dire en intrus. Il y a environ 55 ans, une barque déposait sur la grève trois personnes étrangères, un professeur et sa famille; ne trouvant pas d'hôtel, ils s'adressèrent dans une maison, en demandant si on pouvait les loger un jour ou deux. La manière simple, la nourriture saine et frugale que M^{les} M... leur préparèrent, le climat et la beauté du site leur plurent à tel point qu'ils y restèrent quelques mois. L'année suivante, une famille de leur connaissance vint s'installer dans la même maison. Bientôt les demandes affluèrent et les propriétaires de celle-ci durent songer à faire quelques installations en vue de cette immigration. On donna un nom à la maison et la *Pension* était faite. Elle est connue aujourd'hui sous le nom de *Verte-Rive*.

Le petit hôtel du Cygne fut construit vers 1838; c'était, pour l'époque, un grand hôtel, car ceux qui existaient déjà, la pension *Verte-Rive* et l'hôtel des Alpes, n'avaient que trois fenêtres de front. La pension Vautier commença bientôt après à fonctionner. Ces quatre maisons furent longtemps les seules appropriées à recevoir des étrangers. A part la vue, toujours belle, la contrée leur offrait peu de distractions; pas de routes bien entretenues, pas de trottoirs, pas d'arbres donnant de l'ombre en été, pas un bon sentier qui permit d'aller jouir des gorges sauvages du Chauderon ou des riants coteaux. Les magasins n'existant pas, presque toutes les provisions devaient être achetées à Vevey. Il n'y avait ni boucher, ni boulanger, ni bazar, ni pharmacie. Le docteur Buenzod, décédé il y a quelques années seulement, tenait les médicaments indispensables.

Peu à peu les améliorations se firent, et, dès 1861, Montreux prit un essor considérable. La statistique montrera mieux que tous les commentaires les progrès accomplis. En 1803, il y avait 2520 habitants; 2833 en 1831; 3181 en 1850; 4379 en 1870 et environ 7000 actuellement. C'est donc dans la période de 1860 à 1870 que la population a le plus augmenté, tandis que de 1831, commencement de l'arrivée des étrangers, jusqu'à 1850, elle s'est à peine accrue de 300 têtes.

CHEZ MON FUTUR

III

En voiture, les rôles changèrent. Emmeline redevint toute timide et Olivier, ayant pris son parti de cette aventure, paraissait s'en amuser.

L'éloquence de sa sœur avait été longtemps à le décider: mais une fois décidé, il acceptait sans crainte toutes les conséquences de son action. En résumé, elle lui paraissait être de celles qu'on peut avouer, et il y voyait une conclusion dont il se gardait bien de parler, mais qui lui souriait fort: le mariage de sa sœur avec son ami le vicomte.

— Après avoir été chez lui, pensait-il, Emmeline ne pourra plus le refuser ni demander des délais.

Olivier se promettait d'ailleurs de raconter à sa mère et au vicomte cette aventure romanesque, plus tard, lorsque le mariage serait accompli.

Quant à présent, le secret devait être bien gardé, et cette visite domiciliaire ne laissait prévoir aucune difficulté, car le petit hôtel du vicomte de Boisricheux, situé rue de Milan, n'était habité que par un vieux domestique de confiance, nommé Jean, lequel connaissait parfaitement Olivier, mais ne connaissait pas du tout Emmeline.

En voyant le meilleur ami de son maître, le visage de Jean s'illumina d'un large sourire de bienvenue.

— Bonjour, Jean, dit Olivier, monsieur le vicomte est absent?

— Oui, monsieur le marquis.

— Avez-vous de ses nouvelles? L'attendez-vous bientôt?

— Monsieur le vicomte est à son château de Boisricheux. Mais je ne saurais dire précisément...

Jean s'interrompit. En s'effaçant pour laisser entrer Olivier, il venait d'apercevoir Emmeline, qui se tenait un peu à l'écart, et il lui adressa un profond salut.

— Voici une dame, reprit Olivier, non sans sourire du mot *dame*, à laquelle j'ai parlé des tableaux du vicomte et qui m'a témoigné le désir de les voir.

Jean s'inclina de nouveau, puis s'élança aussitôt pour ouvrir toutes les portes. Il conduisit les visiteurs dans un grand salon tout étendu de damas rouge clair, il y séjourna quelques secondes comme pour s'informer si Olivier avait des ordres à lui donner, puis il sortit.

— Nous voici maîtres du logis, dit Olivier. Les principaux tableaux sont dans une galerie...

— Eh! je me moque bien des tableaux!

— C'est l'installation de ton futur que tu veux examiner?

— Oui.

— Je vais te guider. Regarde, inspecte, juge.

Ils parcoururent successivement la salle à manger, la galerie, le cabinet de travail et diverses autres pièces.

— Veux-tu voir la cuisine? demanda Olivier en riant.

Et comme Emmeline se récriait:

— Il ne faut rien négliger, reprit-il. Du moment que tu t'es passé la fantaisie de venir ici et que je suis ton complice, arrangeons-nous de façon à ce que cette folie nous amuse le plus longtemps possible. Pour cela, fais l'inventaire de tout ce qui frappe tes yeux, et plus tard, en causant avec ton futur, tu critiqueras tel ou tel objet qu'il possède, tu feras l'éloge de tel autre, de manière à l'intriguer jusqu'à ce que le mystère soit éclairci.

Emmeline n'écoutait pas.

— Retournons dans son cabinet de travail, dit-elle.

— Oh! bien volontiers, répondit-il, d'autant mieux que je veux voler quelques cigares à Boisricheux. Il en a d'excellents et je sais où il les met. Une fois lancé, je ne m'arrête plus. Non-seulement j'envahis le domicile de mon ami, mais je veux encore le dévaliser.

Il ouvrit au hasard deux ou trois tiroirs pour chercher un cigare.

Emmeline réprima un cri de joie.

— Des lettres? murmura-t-elle.

Et elle s'enfuit au salon, pour cacher qu'elle les avait vues.

Dès qu'Olivier la rejoignit:

— Quel malheur! s'écria-t-elle. Nous avons oublié le petit grenadier.

— En effet, reprit Olivier tout désappointé. J'ai pourtant eu soin d'épousseter la caisse. Puis est venue la grande discussion pour te conduire ici, et, au milieu de nos débats, nous avons oublié le petit grenadier.